

LA SAVOIE

Littéraire & Scientifique

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE

Sous le patronage de l'Académie de Savoie

14^e ANNÉE -- 1^{er} TRIMESTRE

SOMMAIRE

CHRONIQUE. — Bureau de l'Académie. — La Savoie à l'Académie Française. — Nouveaux Membres. — Distinction honorifique. — A travers les Livres et les Revues.

C^{te} AMÉ D'ONCIEU DE LA BATIE. — *Rapport sur le Concours de Poésie de 1918 (Fondation Guy).*

J. COCHON. — *Quelques Lettres de Mgr Charcas à l'Abbé Bonnefoy, recteur à Jarsy-en-Bauges, de 1833 à 1844.*

J. BURLET. — Bibliographie historique.



CHAMBÉRY

IMP. GÉNÉRALE SAVOISIENNE, 5, RUE DU CHATEAU

1919

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02729573 3

Abonnements à « La Savoie Littéraire et Scientifique »

Abonnement pour l'année : 3 fr. — Le N° : 0,75 c.

S'adresser à M. FÉLIX-NAIX, secrétaire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Savoie, 5, rue du Château, à Chambéry.

LA SAVOIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

CHRONIQUE

Bureau de l'Académie. — Pour l'année 1919, le Bureau est ainsi constitué : *Président* : M. Emmanuel DENARIÉ, avocat ; *Vice-Président* : M. Ferdinand DULLIN, Conseiller honoraire de la Cour de Grenoble ; *Secrétaire perpétuel* : M. le Chevalier COURTOIS D'ARCOLLIÈRES ; *Secrétaire adjoint* : M. le Chanoine BURLET ; *Bibliothécaire-archiviste* : M. Jules COCHON, Conservateur honoraire des Eaux et Forêts ; *Trésorier* : M. F. BRIOT, Conservateur honoraire des Eaux et Forêts.

La Savoie à l'Académie Française. — Après quelques années d'attente, à la suite de la mort du *Marquis Costa de Beauregard*, l'Académie Française a introduit de nouveau dans son illustre Société un écrivain savoyard, digne à tous égards de représenter notre Savoie. Par ses ouvrages et ses conférences, par la direction féconde donnée aux œuvres organisées sous son impulsion, M. Henry BORDEAUX a, en effet, joué un rôle très étendu et très efficace en faveur du relèvement des Lettres Françaises et de l'Education morale et religieuse de la Jeunesse. Signalons à nos lecteurs cette appréciation de l'*Illustration* du 31 mai 1919 : « Il n'y a pas, je crois, dans le monde des lettres d'aujourd'hui, de carrières aussi jeunes qui aient été aussi laborieuses et aussi utilement laborieuses que celle du nouvel Académicien. Avant la guerre, déjà, la candidature de M. Henry Bordeaux avait acquis les plus légitimes sympathies. Elle ne pouvait plus être mise en discussion après la victoire, alors que de nouveau la famille, si glorieuse et si meurtrie, se ressaisit et se regroupe autour des pierres du foyer. »

M. Henry Bordeaux a été élu membre effectif de l'Académie de Savoie le 2 mars 1910 : mobilisé comme capitaine, il a été promu commandant au cours de la guerre.

Nécrologe. — Depuis notre dernière Chronique, l'Académie de Savoie a perdu deux membres agrégés et trois membres correspondants. Les membres agrégés sont : M. le Comte Adhémar D'ANTIOCHE, auteur d'une étude sur

les deux diplomates Raczinski et Donoso Cortès et d'une *Vie du Général Changarnier*, couronnée par l'Académie Française. — M. le Commandeur Ferdinand GABOTTO, fondateur et président de la *Société historique subalpine*, auteur de travaux très appréciés sur l'histoire des anciens Etats de la Monarchie de Sardaigne.

Les membres correspondants décédés sont : M. Jacques CARRON, ancien bâtonnier du barreau d'Annecy, auteur de *l'Insurrection de la Vallée de Thônes en 1793*, ouvrage récompensé au concours Caffé de 1912; M. le Comte MARIO DEGLI ALBERTI, qui a publié en Italie d'importants ouvrages historiques; enfin, M. le Baron François d'YVOIRE, ancien député, ancien Directeur de la *Défense sociale et religieuse* et du *Journal de Rome*.

Nouveaux Membres. — L'Académie a élu, comme membre agrégé : M. Philibert FALCOZ; comme membres correspondants : M. Henri FERRAND, Président de l'Académie Delphinale; M. l'abbé TALON, missionnaire et procureur de Myans; M. G. LETONNELIER, archiviste du département de la Haute-Savoie; M. le Comte Richard Adaglisse MARINI, dont un manuscrit a pris place dans le vol. VI de la 5^e série des *Mémoires* de l'Académie.

Distinction honorifique. — M. Félix BRIOT, Conservateur des Eaux et Forêts en retraite, vient d'être promu *Officier de la Légion d'honneur*, en récompense des services remarquables qu'il a rendus à l'Economie alpestre et pastorale. Nos sincères félicitations.

A travers les Livres et les Revues. — La librairie Dardel de Chambéry vient d'éditer, en un beau volume in-8^o de 111 pages, *Les Germains ou la Surprise de Gelduba*, de M. Raymond MICHEL, poème dramatique, en cinq actes en vers, couronné par l'Académie de Savoie.

— Dans la *Revue hebdomadaire*, 24 mai 1919, très curieuse étude de M. Gabriel PÉROUSE sur la mentalité d'un diplomate prussien à la cour de Louis XIV.

— Signalons quelques études philologiques de M. DésORMAUX : *Langue savoisiennne et Patois savoyard* (16 p. Annecy, Hérisson); *Note étymologique sur Treson*; notice sur un *Grammairien savoyard* (probablement Jean-François Favre, de Saint-Pierre d'Albigny) (dans la *Revue Savoisiennne*, 1918, 4^e trim.); (dans la même Revue, 3^e trim., *Notes lexicographiques*. L'Académie de Savoie publie dans ses *Mémoires*,

5^e série, tome VI, un travail d'intérêt plus général sur l'*Etude de la phonétique en Savoie* (tirage à part; 63 p. in-8. Chambéry, Imprimerie Générale, 1919) : étude à la fois historique et bibliographique, claire et suggestive dont la lecture contribuera certainement au développement des études philologiques sérieuses en Savoie.

— M. LETONNELIER, archiviste de la Haute-Savoie, a bien voulu donner une récénsion de notre ouvrage sur le *Culte de Dieu, de la S^{te} Vierge et des Saints en Savoie*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (tome LXXVIII, 1917, p. 362-363, Paris, Picard, 1918). Respectueux merci.

— Le R. P. RICHARD, Dominicain, né au Trembley en Savoie, publie un important ouvrage sur la *Philosophie du raisonnement dans la science*, d'après St Thomas (200 p. in-8. Maison de la Bonne Presse, Paris).

— Dans le tome 39^e des *Mémoires de l'Académie Salésienne*, M. le Chanoine SERVETTAZ fait une étude littéraire intéressante sur les *Comparaisons de St François de Sales* dans l'*Introduction à la Vie dévote*.

— La question du Saint-Suaire de Turin a suscité un nouvel ouvrage, basé sur l'analyse de la photographie de la vénérable Relique : *Le portrait authentique du Christ*, par M. Emmanuel FAURE (OEuvre de St Luc, Paris).

— Le *Correspondant*, 25 déc. 1918, a publié un exposé très clair et très documenté sur les origines de la neutralisation de la Savoie, de MM. Fernand DAVID et J. BERGE.

— M. Maurice DENARIÉ consacre quelques pages intéressantes à la mémoire du Docteur Alfred Chabert, le botaniste bien connu, dans le *Bulletin* de la Société d'Hist. naturelle de Savoie, 1918 (tirage à part, 11 p.).

— Les *Annales* de l'Université de Grenoble, 2^e trim. 1918, contiennent deux articles concernant la Savoie : M. Raoul BLANCHARD : Comparaison des profils en long des vallées de Tarentaise et de Maurienne ; MM. KILLIAN et RÉVIL : Etudes sur la période Pleistocène dans la vallée moyenne du bassin du Rhône.

— M. CARLIOZ, ingénieur des Arts et Manufactures, traite avec clarté et compétence de l'*Administration et organisation commerciale* (182 p. in-8, Paris, Dunod et Pinat, 1918).

— Sous le titre *Sténographie et Sténographes*, M. GIGOT DE VILLEFAIGNE publie un discours prononcé à la distribution des prix à l'assemblée générale de l'Institut sténographique, 12 mai 1918 (12 p. in-8).

J. BURLET.

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE DE 1918

(Fondation GUY)

PAR

le C^{le} Amé D'ONCIEU DE LA BATIE

MESSIEURS,

Vous connaissez la parabole du grand festin : l'hôte, irrité, las d'attendre, envoie chercher aux carrefours les mendiants et les vagabonds, car tous ses invités se reculent. L'un a acheté cinq paires de bœufs, qu'il faut qu'il essaie ; l'autre se rend à sa maison de campagne ; le troisième enfin est au jour de ses noces : il ne peut donc venir.

Pareille scène ou à peu près se produisait ici l'an dernier, quand il s'agit de former notre Commission.

Comme dans la parabole, chacun trouvait une excuse : Mon serviteur est au front, et ma vigne réclame mes soins ; ou bien, disait l'autre, mes bœufs mugissent dans mes cours, et nul que moi ne peut les coupler sous le joug. D'autres prétextaient un voyage longtemps différé, une maladie, la mort d'un proche, mais nul n'osa arguer qu'il eût pris femme, on l'eût couvert de huées, les académiciens étant chauves par état.

Il faut dire que d'inquiétantes rumeurs couraient dans notre ville : l'affluence des manuscrits était telle, que l'administration des Postes avait dû engager des surnuméraires. Notre Secrétaire perpétuel faisait étayer ses planchers ; on avait vu d'héroïques déménageurs, chargés d'Illiades sans nombre, gravir l'escalier du Château, sous l'œil ironique des frères de Maistre.

La vérité, Messieurs, n'est pas moins terrifiante : un seul de ces manuscrits, un seul (et il y en a vingt-neuf),

est si compact qu'il servirait d'exercice à un athlète ! C'est un monde !

Lorsque deux d'entre nous se risquèrent à la découverte, on les vit revenir pâles comme les compagnons de Marchand à l'orée des forêts impénétrables :

— Oh ! disaient-ils, il y a des noms en us !

Cela se passe dans l'Impluvium en un lieu sinistre appelé Gelduba.

Un autre, un héros, au tranquille sourire, s'empara du manuscrit ; on ne le revit plus, il était tombé dans le coma.

Mesdames et Messieurs, il vaut mieux vous le dire, vous êtes attirés dans le plus effroyable guet-apens ; quatre heures d'horloge, d'une attention soutenue, sont à peine suffisantes si nous voulons analyser, même succinctement, tant d'œuvres diverses. Peut-être me permettrez-vous de déblayer un peu, de faire quelques coupures. Que les dieux me pardonnent, et les poètes !

Commençons si vous voulez par ce drame touffu qui nous inspira d'abord de si folles terreurs. Il nous réservait les plus agréables surprises et les plus nobles émotions. Il a remporté le prix à l'unanimité des suffrages, et l'Académie, dérogeant à ses habitudes, mais non à ses règlements, a cru bien faire en déposant sans tarder sur le lit d'un malade la palme verte des triomphateurs.

Ce poème dramatique, où l'élévation de la pensée le dispute à la correction de la forme, s'impose à l'attention. L'Académie a rarement de tels sujets d'étude.

L'auteur se meut avec aisance dans l'histoire des premiers siècles de notre ère.

Et l'action, qui emprunte aux événements récents une saisissante actualité, se passe à Gelduba, ville frontière de la Gaule belge, sous le principat de l'empereur Claude (le Gothique), et le pontificat de S' Denis.

L'intrigue se noue et se dénoue avec facilité. Le vers, abondant, a de l'éclat, de belles tirades et de grandes envolées ; souvent il reste gravé dans la mémoire avec la

netteté d'une médaille (1). Aussi l'Académie entend couronner plutôt le poète et le penseur que l'auteur dramatique.

Il est en effet difficile à la lecture de juger ce que ce poème donnerait à la scène.

Ce drame patriotique, qui dénote chez son auteur une imagination puissante aidée d'une profonde érudition, abonde en scènes d'une incontestable grandeur. C'est, en résumé, un épisode de la lutte séculaire entre Rome conquérante et les peuples vaincus.

Gelduba, aujourd'hui Gueldre, sur le Rhin, poste avancé de l'Empire, va peut-être retomber aux mains des Germains, qui ont des intelligences dans la place.

L'exposition se fait aisément par un classique dialogue entre la Nourrice et l'Esclave. Cette brave nourrice nous change un peu des scènes du boulevard, où les fonctionnaires de son espèce sont volontiers remisés au magasin des accessoires.

L'esclave grec est une inquiétante figure de ruffian, secrétaire, barbier, amuseur du Duomvir Nicéphore.

Nous apprenons par eux que ce Nicéphore, quelque chose comme le premier magistrat de la ville qui serait aussi major de la garnison, est amoureux de Wettiris, femme d'Hitwar, chef germain asservi, lequel, comme cela se trouve, est lui-même amoureux d'Anthina, femme de Nicéphore. C'est une histoire de tous les temps qui de nos jours débiterait au Café de Paris par une partie carrée, s'embrouillerait à Monte-Carlo, pour se dénouer finalement sur une plage normande.

Il faut savoir aussi qu'il y a une entrée secrète ; une clef, que Nicéphore tient sous son traversin ; et ma foi, l'une ou l'autre de ces dames pourrait bien l'avoir, cette clef.

(1) Les loups vont désormais garder la bergerie.
Le sanglier borusse éventrera la louve.
Pour gagner un enfant il ne faut qu'un hochet.

Heureusement, celles-ci sont fidèles à leur patrie d'adoption comme à leurs maris, et de plus fort jalouses. L'auteur fait jouer habilement ces ressorts classiques et nous voyons à la fin Anthina, réconciliée avec son volage Nicéphore, tomber dans les bras de sa belle-mère, la farouche Firma.

Les boches sont complètement défaits, et tout le monde s'embrasse au son du clairon. Si l'on ne joue pas la « *Marseillaise* », ce n'est pas la faute des Gaulois, des Parisiens même, car il va sans dire que ce sont eux qui ont tout fait.

Est-ce un hasard, ou l'auteur serait-il un féministe convaincu ? Toujours est-il que nous voyons les maris, Hitwar et Nicéphore, se conduire comme de simples brutes, tandis que leurs femmes sont continuellement admirables.

Plus admirable est encore la belle-mère ! On peut dire qu'elle abuse un peu de la situation. Obsédante comme un leit-motive, abondante comme le chœur antique, immanente comme la justice de Gambetta, elle sait tout, elle a tout prévu. Elle arrive toujours au bon moment, et parle tout le temps en vers magnifiques. Bref, elle est insupportable : elle a toujours raison ! Au temps des doubles titres, de Coelina ou l'enfant du Mystère, on aurait dit : Firma ou la gloire des belles-mères !

Au 1^{er} acte, le récit de la nourrice nous apprend que Firma

Firma dont la souffrance a troublé la raison
Erre lugubrement dans la haute maison.
Les cheveux en désordre, atroce, épouvantée,
Elle hurle vengeance, et parfois l'œil hagard
De sa main forcenée elle agite un poignard.

Elle revoit l'invasion, son fils sauvé du massacre par les soins de la nourrice, et qui plus tard, oublieux du drame, épouse Anthina, la captive germaine :

... dès lors, plus folle encore,
Nourissant le souci rongeur qui la dévore
Pendant toute la nuit et pendant tout le jour,
Elle fait sentinelle au sommet de la tour.

Le III^e acte abonde en dissertations. Il ne faut pas s'en plaindre, car les augures parlent, ma foi, un magnifique langage :

Quand deux peuples rivaux se prennent corps à corps,
Les moins civilisés sont toujours les plus forts,
Car la guerre est aveugle, ignorante et sauvage...
Elle est l'âpre réveil de la férocité.
Il faut à l'action stupide de la lutte,
L'impétuosité stupide de la brute,
Et l'instinct de frapper plus puissant que la peur.
Le glaive semble lourd à la main du docteur.
Le casque charge trop le front pensif du sage...
Et le sublime amour des hommes ne va pas
Avec la frénésie ardente des combats.

Voici pour terminer le cri de colère de Firma contre Rome. Le sujet était dur à traiter, car il évoque d'autres imprécations célèbres. L'auteur n'a pas failli à sa tâche :

Rome, si tes enfants ne sont plus que des femmes,
Si le poids de l'épée est trop lourd à leurs mains,
Si les devoirs virils épouvantent leurs âmes,
Si leur lâche courage accepte les dédains,
S'il faut à ton honneur qui penche et s'abandonne,
Le remède cruel d'un salutaire affront,
Que le barbare abject flétrisse ta couronne,
Et de son pied sordide éclabousse ton front,
Que l'ouragan du Nord, implacable aux infâmes,
Pousse en ses tourbillons les bataillons Germains,
Et que tes fils, parmi la tempête et les flammes,
Voyant Rome tomber, se retrouvent Romains.
Hésus, dieu des Gaulois ; Mars, dieu de l'Italie,
Réservez à vos fils de cruelles faveurs,
L'outrage bienfaisant, qui jamais ne s'oublie ;
La défaite, aiguillon formidable des cœurs.

La défaite est épargnée à l'Empire. Nicéphore s'est ressaisi, et Firma peut enfin s'écrier :

O Gaule, ma patrie ! O Gaule, mon amour !
La victoire surgit, resplendit dans ce jour,
Je te salue, ô jour des tardives revanches !

J'abrège à regret les citations qui ne peuvent vous donner qu'une faible idée du talent de l'auteur.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Mes collègues et moi croyons avoir bien rempli notre mandat — qui n'est point rétribué ! Avec un zèle scrupuleux nous avons lu des milliers et des milliers de vers, — car ainsi qu'il y a des années de hannetons, il y a des années de vers. — Nous n'aurons pas les palmes, pas non plus la médaille des épidémies. Qu'il nous soit permis d'émettre un vœu : c'est que cet admirable poème soit édité ; j'en serais le premier souscripteur. Alors nous pourrions le lire pour notre agrément, car, vous le savez, la lecture d'un manuscrit de cette dimension est forcément pénible. Il est presque impossible d'avoir une vue d'ensemble : l'arbre cache la forêt ; et cette œuvre immense demeure à nos yeux comme ces cités étranges inconnues, des Orientales, « qui d'étage en étage, escaladant les nues, « apparaissent dormant dans la brume des nuits, avec leurs « dieux, leur peuple et leurs chars et leurs bruits ».

Aussi, peut-être ai-je commis des hérésies monstrueuses, peut-être n'ai-je rien compris, peut-être ai-je confondu les augures avec les joueuses de flûtes, la nourrice avec la belle-mère, et mérité l'anathème de l'auteur. Ah ! c'est un triste métier que celui de rapporteur !

Nous ne sommes pas à Bayreuth, nous n'irons pas entre deux séances engloutir des Délicatessen chez les restaurateurs de la Porte-Reine ou de la rue Basse-du-Château. Donc, ceignons nos reins, et hâtons-nous, car nous avons encore trois mentions des plus honorables à distribuer. Pour varier nos plaisirs, ouvrons ce pli qui nous arrive de Moûtiers en Tarentaise, et saluons un homme heureux.

Ce Tarin taquin qui taquine la Muse (et cela ne fait de mal à personne, — car elle y est habituée la Muse, depuis le temps !), ce Tarin, je le vois entre sa ruche et son cellier, qui fume sa pipe et pond inlassablement des vers rustiques. Amateur de rimes riches et de fortes pensées, il prêche le retour à la terre en termes épiques :

O fils de laboureurs,
Restez à vos labours !
L'agriculteur fut-il un pape,
L'agriculture est sa soupape.
Dès qu'il se rend bourgeois,
Il perd le feu grégeois.
Car l'air impur du centre
Corrompt ce qu'il concentre.

A cet air concentré il faut une issue. Bah ! ne nous effrayons pas, puisque l'auteur conclut victorieusement :

L'agriculteur fut-il un pape,
L'agriculture est sa soupape.

Rangeons notre homme parmi les humoristes où il règne sans conteste. Il est grand, il est unique, et ces deux vers vivront dans la mémoire des hommes avec le sonnet d'Arvers et celui du Cydnus.

MESSIEURS,

Parmi ces cahiers roses et bleus, déposés sur cette table comme une gerbe de précieuses et poétiques fleurs, je découvre des choses charmantes. Beaucoup de ces recueils sont d'une écriture féminine et d'une grâce alanguie. Les hommes avaient d'autres soucis.

Sursum corda, soupire l'une d'elles, qui se dit une aïeule, peut-être par coquetterie, car ses vers sont pleins de fraîcheur.

Je voudrais savoir chanter Dieu, la Patrie et l'Art, dit une autre, qui y réussit ma foi fort bien : sa Cathédrale abonde en vers harmonieux, son Adoration rappelle la facture et l'inspiration des Feuilles d'Automne.

Les Aventures de Stella nous sont agréablement contées.

Paysage d'Automne, et *Eternelle chanson*, ont de la grâce et de la facilité.

J'aimerais à vous lire les nobles vers qu'inspire saint François d'Assise à un de ses fidèles, ainsi qu'un conte agréablement écrit en vers familiers, que murmure *le Chéran*.

Voici encore des envois du front : *Les Humbles Souvenirs*, d'un auteur qui aurait tous les droits d'être fier. *Les Cloches du Village*, d'un autre poilu, et les *Choses vécues dans une Forêt du Front*, par un poète-soldat, philosophe, qui termine ainsi sa spirituelle épître :

Moi j'aurai douce souvenance
Du temps où j'étais bûcheron
Et faisais des claies pour la France,
Là-bas dans ma forêt du front.

Je voudrais tout vous lire ! Hélas, c'est impossible !
« O temps, suspens ton vol ! »

Il faut que je vous parle avec éloge de trois recueils qui ne seront pas encore parmi les lauréats, mais qui occupent un bon rang dans le concours.

Ce sont les *Réveries d'un songe creux*, les *Plaintes du Poète* et des *Poèmes philosophiques* imités de Vigny.

Dans ce dernier recueil, dans la *Fin des temps*, particulièrement, on retrouve l'ampleur, la noblesse, jusqu'à la cadence du modèle, mais aussi une certaine emphase, dont n'est pas exempte la *Maison du berger*.

Le Vieux Palais, des *Réveries d'un songe creux*, est un sonnet somptueux et noble comme ceux de Samain. Quant aux *Plaintes du Poète*, il ne faut pas trop les prendre au sérieux. Il n'est pas à plaindre celui qui possède déjà un si joli talent.

Tous trois ont serré de près leur modèle. Faut-il leur souhaiter de payer, aussi chèrement que les grands ancêtres, le droit de se dire malheureux ?

Enfin venons-en à trois poèmes qui nous semblent particulièrement remarquables. Ce sont : *La Dernière Chanson de Chérubin*, à qui l'Académie décerne la première mention ; *Les Voix de la Guerre*, et *En Chemin de fer*, à qui nous attribuons une deuxième mention *ex-æquo*.

Ce dernier (*En Chemin de fer*) est écrit en style familier d'une agréable facilité. C'est la plus vive critique des

embusqués faite par un qui les connaît dans les coins.
Pour ne pas le déflorer, il faudrait lire ce poème en entier.
C'est impossible. Il paraîtra *in extenso* dans la *Savoie Littéraire* :

En Chemin de fer

(Souvenirs de 1916)

L'express en pleine nuit filait à toute allure ;
Une lampe en veilleuse éclairait tant soit peu
L'étroit compartiment de l'immense voiture,
Versant dans la pénombre un reflet moite et bleu ;
Au ronflement du train, régulier, monotone,
Un autre ronflement se mêlait plaisamment,
Tel un soufflet de forge ou tel un vent d'automne,
C'était un voyageur qui dormait bruyamment.
Une gare : on s'arrête et la portière s'ouvre ;
Un autre voyageur s'installe sans façon ;
Le premier se réveille et l'autre se découvre :
— Tiens ! te voilà mon cher ! — Ici ? vieux polisson !
Et comment se fait-il ?... — Comment ? veux-tu le taire...
— Le casino parbleu ! — Mais cela va de soi ;
Les affaires vont bien, la fabrique prospère ;
Entre temps je m'amuse... — Et tu fais bien, ma foi.
Les portières qu'on ferme, une rumeur confuse,
Un sifflement aigu, le train s'ébranle et part,
Et le discours reprend. — Ainsi, vieux, l'on s'amuse,
Et la fortune vient. — Ma foi oui, blague à part,
Il n'en était que temps ! Tu sais qu'avant la guerre
J'avais le plus grand mal à joindre les deux bouts :
La grève à chaque instant ; les métiers n'allaient guère
Et l'on courait après la pièce de cent sous ;
Maintenant plus de grève, on peine sans relâche,
Heureux d'être coiffé d'un képi de soldat
Et d'esquiver le front, tout en faisant sa tâche...
On se couvre de gloire en fabriquant du drap !
Vois-tu c'est épatant ! la guerre c'est utile !
Chaque mètre de drap me rapporte vingt sous :
A dix mille par jour le compte est bien facile ;
Si ça dure cinq ans la fortune est à nous !
— Oui, oui, c'est épatant la guerre, on peut le dire :
Tu sais le petit Chose, il s'est fait réformer.
— Tu plaisantes ?... — Mais non, je t'affirme. — Sans rire ?
— Ecoute : mieux encor sa boîte allait fermer...

— On le disait, eh bien ? — Il est en train de faire
Une fortune immense. — Ah vrai ! c'est colossal !
— Il tourne des obus : fournisseur de la guerre ;
Décoré, par surcroît ! décoré ! — L'animal !...
Et toi, donc, à propos ? On s'arrondit la panse ;
On voyage en première ; on prend un air cossu ;
Tout comme les copains tu t'enrichis, je pense.
Mais quel est ton métier ? Qui diable a jamais su !...
— Oh ! ne crois pas mon vieux que je fasse merveille :
Il faut être prudent et tenir l'œil au guet...
Et l'ami se pencha pour causer à l'oreille
Qui se tendait vers lui dans un geste discret.
J'essayai de savoir ce qu'il pouvait bien dire,
Feignant de sommeiller pour le surprendre mieux,
Mais je n'entendis rien qu'un double éclat de rire.
Quand ils eurent fini, moi je rouvris les yeux :
Je pus tout à loisir contempler ces deux faces
D'honnêtes parvenus, de trafiquants béats,
Dont le rire impudent s'étalait en grimaces
Et semblait insulter à nos pauvres soldats.
Du côté du couloir qui longe la voiture
Se montre un contrôleur stylé comme un valet,
Il incline vers nous sa riante figure :
— « Messieurs les voyageurs vos billets s'il vous plaît. »
On lui répond à peine : un signe de la tête ;
Chacun tend un billet qu'il a tôt fait de voir,
Et quand il a fini, retirant sa casquette,
Il s'éloigne en disant : « Messieurs bien le bonsoir. »
Dans le compartiment tout à côté du nôtre
Eclate à l'instant même une altercation :
— Espèce d'embusqué ! fais pas le bon apôtre !
— De quoi ? — M'en fous ! — Suffit pas d'observation !
— Ça t'embête de voir qu'on bouffe des oranges,
Mais si t'es pas content, vieux mufle, va t'asseoir !
De semblables propos me semblaient plus qu'étranges
Dans un wagon de luxe, aussi je m'en vais voir :
Deux soldats, deux poilus, achevaient leur dinette,
Tout fiers de voyager assis sur du velours,
Leurs gros souliers ferrés posés sur la banquette.
Ils s'en allaient chez eux passer quatre ou cinq jours.
Sans le moindre galon, voyager en première !
Mais vous n'y pensez pas mes deux pauvres amis ;
Si du moins vous étiez des soldats de l'arrière !
Mais à des vrais poilus cela n'est pas permis.

— Allons, troupiers, debout ! et qu'on sorte en vitesse ;
Lestes, déménageons, ou je fais mon rapport !
Mais l'un des deux soldats réplique : — Rien ne presse,
Mon vieux, dans quelques jours peut-être on sera mort ;
Ton rapport ! oh ! lala ! dis donc pas de bêtise !
Sait-on pas qu'il faudra s'en retourner au front ;
Alors, nous, on s'en fout ! c'est ça qui te défrise !
Plus que de nous tuer qu'est-ce bien qu'ils feront ?...
Debout dans le couloir, une main dans la poche,
Un lieutenant grincheux avait tout entendu,
Et, comme par hasard, lentement il s'approche :
— Allons, vous savez bien qu'il vous est défendu...
Votre feuille de route... Et l'officier prend note :
Fraude, tapage, insulte, et refus d'obéir...
Lestement il fallut boutonner sa capote,
Prendre son fournement, et sans plus déguerpir.
Ma curiosité se trouvant satisfaite,
Je retournai m'asseoir dans le compartiment
Où mes deux compagnons, laissés en tête-à-tête,
Sans plus songer à moi causaient fort librement.
L'un d'eux gesticulait en s'épongeant la face.
L'autre restait penché le menton dans la main ;
Ils ne me virent pas quand je repris ma place,
C'est pourquoi le discours se poursuivit bon train ;
— Le trois pour cent français ? — Pour l'instant rien à faire.
Je viens d'en acheter pour cinq cent mille francs !...
— Et du nouvel emprunt ? — Le français ? — Tu veux rire !
Achète donc plutôt des titres allemands ;
On gagne sur le titre, on gagne sur le change ;
En ce moment le mark est à son plus bas cours.
— Tu crois qu'il va monter ? — Sans doute... tout s'arrange.
— Quand pars-tu pour la Suisse ? — Au plus tard dans huit jours.
— Eh bien c'est entendu : cent mille sur la Prusse...
Krupp, à ce que l'on dit, fait une émission...
— C'est une affaire d'or. — Alors je vends du Russe
Et je souscris du Krupp : c'est une occasion.
— Quant au Russe, crois-moi, tu ferais mieux d'attendre.
Ils vont faire un emprunt, il leur faut un succès,
Ils l'auront à tout prix, alors tu pourras vendre.
— Mais comment sais-tu ça ? — Qu'importe ! je le sais.
— Cela me semble fort... — Allons, tu peux m'en croire ;
Les soldats comptent peu, l'on en trouve toujours ;
Pour lancer un emprunt il faut une victoire...
Les soldats en tombant font remonter les cours...

- On enterre les morts... et l'on cote la rente ?
— Parfait ! — J'ai bien compris ?... — Aussi bien qu'un banquier.
On se remplit la poche et la foule est contente.
— Ainsi tu fais la Bourse ? — Oh ! simple coulissier...
— C'est un métier, mon cher, passablement cynique.
— Taratata, mon vieux, pas autant que le tien ;
J'encaisse les coupons : Allemagne ou Belgique ;
Je vends les fonds d'état : le Serbe ou l'Autrichien,
Toujours il s'en fabrique et toujours on achète.
Mon métier, tu le vois, est bien inoffensif.
Je fournis du papier, qu'importe la vignette ?
Et j'empoche de l'or, ça c'est le positif.
— C'est fort bien dit, mon cher, tu parles comme un livre.
Tu te remplis la poche en vendant du papier ;
Chacun fait ce qu'il peut quand il s'agit de vivre,
Moi je fournis du drap... tant pis pour le troupier.
— Pauvres gens ! tout de même ils meurent, c'est dommage
De voir périr ainsi tant d'hommes vigoureux,
Et rien ne fait prévoir la fin de ce carnage !...
— Bah ! ça fait de la place, on était trop nombreux !...
Mais, à propos, dis-moi, pour passer la frontière ?
— Il faut un passeport. — Ça, c'est bien entendu.
— Autrement rien de fait... et machine en arrière ;
Il n'est pas un sentier qui ne soit défendu.
— Avoir un passeport n'est pas le plus facile,
Mon frère attend le sien depuis plus de six mois,
Je m'en suis occupé mais tout est inutile.
— Il voulait s'en aller en Espagne je crois ?
— Précisément. — Alors c'est qu'il est militaire ?
— Mis en sursis d'appel. — Tout comme moi, mon vieux ;
Dans le service armé ? — Non, dans l'auxiliaire,
Mais s'il pouvait filer ce serait encor mieux.
— C'est bon, compte sur moi, je ferai quelque chose ;
Du côté de l'Espagne on réussit fort bien,
Même sans passeport. — Je ne crois pas qu'il ose.
— Il faut oser, mon vieux, ou l'on n'arrive à rien ;
Mais dis-lui bien, surtout qu'il ne faut pas attendre ;
On parle d'appeler de nouveaux contingents,
Et je ne voudrais pas qu'il se laisse surprendre.
— Je crois que cet appel va gêner bien des gens...
J'eus un accès de toux, sonore, irrésistible,
Qui fit s'arrêter net la conversation :
On m'avait oublié ; me voir là fut pénible.
Quant à moi j'arrivais à destination.

Quelques coups de piston et nous entrons en gare.
Je saute à bas du train. Du brouhaha, des cris,
Des adieux, des appels: quel bruit, quel tintamarre !
Et parmi tant de gens que de jeunes conscrits !
Ils montent, ces enfants, tous en troisième classe,
Ou dans de vieux wagons destinés aux bestiaux,
Même ils semblent joyeux tandis qu'on les entasse ;
En hâte des mamans embrassent leurs petiots.
Je pus saisir au vol l'adieu d'une grand'mère :
« Pour le pays, d'abord, et pour l'amour de moi,
Sois brave, mon petit, comme le fut ton père ;
Tu sais qu'ils l'ont tué... venge-le... souviens-toi...
Allons, ne pleure plus, tu vois que je suis forte...
Quand tu seras là-bas, petit, fais ton devoir... »
L'enfant monte en wagon, le train part et l'emporte
Tandis que la grand'mère agite son mouchoir.
Tout à coup je la vis, pauvre bonne grand'mère,
Chiffonner son mouchoir, si blanc, si bien tiré,
Tourner sur elle-même, et s'affaisser à terre :
On s'empresse, on accourt... elle avait expiré.

Les Voix de la Guerre est un recueil presque uniquement composé de sonnets excellents ; la rime est riche, le vers est bien frappé, sonore, net, brillant même ; souvent le quatorzième s'érige en aigrette comme il convient. D'autres fois, au contraire, il s'étale et s'éploie avec une grâce quasi féminine.

En voici deux choisis parmi les meilleurs :

Le Rêve (en Flandre, près de Nieuport)

La lune, pâissante, oscille sur la grève,
La mer, glauque, déferle en multiples rumeurs,
Mélant sa voix profonde aux lointaines clameurs
Du canon meurtrier qui résonne sans trêve.

Ils dorment. Sur leur front passe l'ombre d'un rêve :
L'un revoit sa maison ; l'autre, pauvre semeur,
Songe au prochain labour, à ses gerbes en fleur...
La même vision plane, apaisante et brève.

Mais, unissant les cœurs, un suprême idéal
Hante ces fiers soldats, loin du clocher natal :
Parmi les monts, les bois, les feux des citadelles,

Ils voient les croix d'Alsace et du pays lorrain
Que la blanche cigogne effleure de ses ailes,
Et la Moselle lente, et l'écume du Rhin.

Debout, les Morts !

Des Gaves blancs d'écume aux Alpes souveraines
Et des genêts d'Armor aux verts coteaux lorrains,
Tous nos morts, fantassins, cavaliers et marins,
Partagent, frémissants, nos espoirs et nos haines.

Ils viennent, pèlerins des sanglantes arènes,
Les Croisés de Solyme et ceux de Navarin,
Et vibrent à la voix puissante de l'airain :
Nos drapeaux ont flotté sur Sion, sur Athènes !

Magenta, Palestro !... Dressez-vous, nobles preux !
D'autres vont imiter votre élan généreux,
Car votre souvenir enflamme l'Italie.

Tous les soldats du Droit tressaillent de fierté :
Aux fils des vieux Latins l'Amérique s'allie
Pour la sainte devise : Honneur et Liberté !

J'ai gardé pour la fin *La Chanson de Chérubin*. Nous
avons entendu une voix plus puissante. Ceci n'est qu'un
murmure, mais un murmure exquis, si exquis que, pour un
peu, la petite flûte nous eût fait oublier l'orgue immense.
Ecoutez plutôt :

Chérubin chante en rougissant
Pour les beaux yeux de sa marraine ;
Cils baissés, le ton caressant,
Il soupire sa cantilène,
Tout en guettant si la chanson
De sa jeune ardeur indécise
Fera naître... moins qu'un frisson,
Pas même un trouble... une surprise.

Tandis que dans un gai remous
De cachemire et de dentelle,
Avec un sourire très doux
De bienveillance maternelle,

Berçant sur le soyeux divan
Son élégante nonchalance,
La grand' dame écoute en rêvant,
La naïve et tendre romance.

C'est un tableau frais et charmeur
Parfumé d'intrigue espagnole.
Pourquoi ne pas suivre son cœur ?
La vie est brève et tôt s'envole ;
Le petit page est rose et blond ;
La marraine aux yeux d'émeraude
Est seule et trouve le temps long...
C'est une idylle... et l'Amour rôde.

Chérubin Léon d'Astorga
Portant couleurs de la comtesse,
Dans un assaut se distingua ;
Mais blessé mourut sans faiblesse,
Redisant à son dernier jour
La chanson qu'il fit pour sa dame,
Cri de volupté, cri d'amour.
L'idylle s'est changée en drame.

Combien de Chérubins nouveaux
Défendant la France envahie,
Parisiens, Bretons, Provenceaux,
Fils de Savoie ou Normandie,
Rudes marteleurs de l'airain,
Joyeux ouvriers de la vigne,
Aujourd'hui lancent leurs refrains
Aussi beaux que le chant du cygne.

Mais plus profonds sont les accents
Qui se mêlent aux fusillades,
Et plus mâles se font les chants.
Ce n'est plus une sérénade
Dans l'intimité d'un boudoir,
Alors que le soleil décline
A l'heure apaisante du soir,
Ni le son de la mandoline.

Ce sont des notes de clairons
Qui s'élancent alertes, grêles,
D'ardents rythmes de forgerons
Plus brûlants que des étincelles,

Des airs que l'on croirait chantés
Par le bon laboureur qui sème,
Ou des hymnes graves jetés,
Tel un de profundis suprême.

Mais, loin du chatoyant décor
De Catalogne ensoleillée,
C'est ton âme qui vibre encor,
O Chérubin, à la veillée,
Quand la guerre fait trêve un peu
Et qu'au gré de la fantaisie
Les chants montent dans le ciel bleu
Comme un parfum d'Andalousie.

Une rustique croix de bois
A l'ombre d'une sapinière,
Un humble tertre sous la croix
Se profilant dans la clairière ;
C'est là que dort, jointes les mains,
Dans la roideur du dernier somme,
Un corps qui n'a plus rien d'humain,
Cendres de ce qui fut un homme.

Vêtu de bleu, casqué de fer,
Grenade en main pour la bataille,
Il partit souriant et fier
Pour se battre, et sous la mitraille
Succomba, frappé face aux cieux.
« Adieu marraine, ma marraine,
« J'expire loin de vos beaux yeux
« Et mon cœur en a grande peine ;

« Mais vous ne verrez pas un pleur
« Sur mon visage en sang descendre
« Puisque je tombe au champ d'honneur
« Pour la France et pour vous défendre ! »
Et l'on racontera plus tard,
Page de roman dans l'histoire,
Que les filleuls pour un regard
Vaillamment volaient à la gloire.

Lorsque la mort de ses frimas
Eût rempli ses prunelles d'ombre,
Un pâle sourire anima
Un instant sa lèvre moins sombre,

Et sa fin d'un dernier rayon
Apparut soudain réchauffée
Par la céleste vision
De sa lointaine bonne fée.

Puis son âme de ce pays
Des misères s'est envolée,
Et triomphante au paradis
Vers les héros elle est allée.
C'est là, parmi les Séraphins,
Dans une éternité sereine
Qu'il chante comme Chérubin
Pour les beaux yeux de sa marraine.

L'Académie, ratifiant les conclusions de sa Commission, décerne le prix de la fondation Guy de 400 francs à M. Raymond MICHEL.

Une première mention est accordée à M. Jean GANDREY-RÉTY.

Une seconde mention *ex-æquo* est attribuée à M^{lle} Mathilde DÉSORMAUX et à M. le professeur comte VANDEY DE VAUDEY.

Autographes de la Bibliothèque de l'Académie

Quelques Lettres de Mgr CHARVAZ
à l'Abbé BONNEFOY

Recteur à Jarsy-en-Bauges

de 1833 à 1844

PAR

M. J. COCHON

Mgr André Charvaz était né à Hautecour, près de Moûtiers, le 25 septembre 1793. Après ses études près l'abbé Roux à Hautecour, au Collège de Moûtiers, au Grand-Séminaire de Chambéry, au Collège des Provinces à Turin, il prit son doctorat en théologie et fut ordonné prêtre en 1818.

Il devint successivement vicaire de Beaufort, professeur de philosophie au Collège de Moûtiers, curé de Villette, aspirant novice chez les Jésuites à Paris, puis professeur de théologie au Grand-Séminaire de Chambéry, où Mgr Bigex, nouvel archevêque, l'avait choisi pour secrétaire-chancelier en 1825 et nommé chanoine honoraire, puis vicaire général.

Sur la demande du prince de Carignan, Charles-Albert, cherchant un précepteur pour ses enfants Victor-Emmanuel, duc de Savoie, et Ferdinand, duc de Gênes, on lui fit accepter le jeune abbé Charvaz, qui s'acquitta avec mérite de cette importante mission, en récompense de laquelle le prince, devenu roi de Sardaigne, l'appela en 1833 à l'évêché de Pignerol. Il fut sacré à Chambéry le 9 mars 1834 et dirigea remarquablement son diocèse jusqu'en 1848, où, par suite de l'application du Statut constitutionnel soumettant à la censure laïque les livres de

religion, il crut devoir donner sa démission pour se retirer au Mont S'-Michel, près de Moûtiers, avec le titre d'archevêque de Sebaste *in partibus infidelium*.

Quelques années plus tard, son ancien élève, devenu le roi Victor-Emmanuel, parvint à le décider à accepter le siège archiépiscopal de Gênes, sur les instances du Pape Pie IX, et il y fut installé le 23 janvier 1853. La lourdeur de sa tâche ayant compromis sa santé, il fut contraint de s'en démettre en 1869 pour revenir dans son hermitage où il mourut le 18 octobre 1870.

Ancien membre résidant de l'Académie, de 1824-1826, son éloge funèbre fut écrit par M. Pillet, son président.

L'abbé Jorioz, son secrétaire, publia une Notice biographique qui le concerne en 1870, et M. le chanoine J.-E. Borrel fit paraître en 1909 la *Vie de Mgr Charvaz*, en un volume in-8°, d'après la notice précédente et les correspondances dudit secrétaire.

On a de lui : En 1836, *Recherches historiques sur l'origine du Vaudois*, suivies, de 1840 à 1850, du *Guide du catéchumène Vaudois*, outre des règlements synodaux et des discours à diverses cérémonies solennelles.

Une note supplémentaire inédite fera connaître en lui l'instigateur de la propagation des végétaux exotiques par la création d'un arboretum aux Cordeliers.

L'abbé Gaspard Bonnefoy était né à Saint-Jean de Belleville, en Tarentaise, le 3 novembre 1793. Ordonné prêtre en 1818, il fut successivement vicaire à Moye, à Beaufort et à Bozel ; curé de Longefoy, préfet d'études chez les Jésuites, professeur à Saint-Louis-du-Mont et à Saint-Pierre d'Albigny, et nommé curé de Jarsy en 1832. Il prit sa retraite en 1845 pour se retirer à La Motte-Servolex où il mourut le 7 janvier 1851.

Comme membre correspondant de l'Académie de Savoie, M. Léon Menabrea, en annonçant sa mort, rappela qu'il avait publié à Lyon, en 1835, la *Vie d'Anastase Germonio*, archevêque de Tarentaise ; en 1838, dans les Mémoires

de l'Académie, des *Notes inédites sur la Guerre des Espagnols en Savoie dans la campagne de 1742*, et communiqué quelques notes et documents historiques au sujet desquels, avec une imagination moins vive, moins impressionnable, il aurait pu rendre de grands services à notre histoire.

Tous deux Tarins, nés la même année, appartenant à la même ordination, condisciples aux Grands-Séminaires, anciens vicaires de Beaufort, autant de liens que rattachaient l'un à l'autre les deux correspondants qui se tutoyaient jusqu'à la consécration de l'évêque. A partir de ce sacre, le protocole introduisit le vous et supprima le tendre embrassement final au cher ami, qui persiste, avec les assurances de sentiments pleins d'intérêt, d'affection, de cordialité, de bons souvenirs, d'attachement et de dévouement d'un toujours affectionné.

Le style de Mgr Charvaz reste toujours naturel, avec un vernis préceptoral qui tient à l'imparfait désuet du subjonctif, mais qui conserve néanmoins le caractère d'intimité et même de franchise allant à des reproches passagers. Il s'intéresse aux recherches et aux travaux de son ami : il lui prête des livres rares de sa bibliothèque, le recommande à des érudits piémontais, l'interroge sur l'origine du patois de son pays, qu'il juge supérieur aux autres ; mais décline son intervention sollicitée à la bourse du Roi pour des subsides, qu'il ne sollicite pas pour lui-même. Il fait part des difficultés de sa charge, regrettant d'en être importuné pour ses propres œuvres catéchétiques dont il reconnaît la lenteur d'écoulement momentané. Il entre dans des détails sur leur composition, leur révision, leurs corrections et mise au net. Il apprécie hautement le mérite des récompenses de l'Académie de Savoie et ne dédaigne pas, dans un domaine plus matériel, d'entretenir sa table de mets savoyards en faisant la commande des excellents vacherins des Bauges pour les apprécier dans sa jolie campagne de La Rêna.

Esprit pétillant, vif et gai, il trouve à propos la pointe et l'humour de bon aloi.

« Ses lettres de condoléances, de direction, de congratulation, dit son secrétaire, montraient les vertus de son cœur ; il avait le sens des convenances et, toujours maître de lui-même, conservait une juste mesure dans ses paroles. »

Celles de polémique ne s'en écartent pas non plus.

Toutefois, ses historiens ont négligé la source intime de sa correspondance privée, pour s'en tenir à sa correspondance officielle avec le Roi, les princes, ses recours au Pape et aux magistrats, autant de documents graves et solennels, où domine la dignité épiscopale. Et cependant l'homme en lui ne perd pas à être connu dans les détails de sa vie privée, à laquelle nous initient ses relations épistolaires qui ne prétendaient pas à la publicité que nous leur donnons longtemps après, mais dont elle nous a paru digne et ne diminuera pas sa grandeur.

Celle-ci se témoigne par de sages conseils pour que les recherches historiques ne préjudicient pas au ministère pastoral, par la préoccupation chrétienne des fins dernières, par sa modestie à se croire indigne de la sainteté de l'épiscopat et par la pieuse consolation de sa vie à bénir le bon Dieu des jours calmes de la retraite privée de dix jours qu'il a pu accomplir dans la solitude en 1842.

Est-ce assez dire pour justifier qu'il savait joindre « *utile dulci* » ?

De Moncalieri, 6 septembre 1833. — Une page in-4°. — Du même abbé :

Je n'ai pu voir à Chambéry que quelques amis au milieu de beaucoup de visites d'importuns. On pense se récréer et souvent on trouve l'ennui. Adieu, mon cher ami, j'envie ta solitude ; tu as au moins le temps de lire et écrire, de faire quelquefois ce qui te plaît, et moi presque jamais.

Je t'embrasse, comme tu sais, de cœur et d'âme.

De Turin, 13 novembre 1833. — Une page in-4°. — L'abbé Charvaz remercie son ami de ses félicitations pour sa nomination épiscopale :

Les épines, comme tu le sais, sont nombreuses et poignantes dans de tels fardeaux ; je n'y vais avec quelque confiance qu'autant que je puis me rendre la justice de n'avoir rien négligé pour m'en délivrer. Le Roi a mis une bienveillance excessive dans tout ce qui tient à cette promotion : c'est le motif pour lequel j'ai dû retirer le refus formel que j'avais fait de cette charge, pensant que quelque malveillance extrinsèque avait pu s'en mêler et ignorant au premier moment comment l'affaire s'était passée.

Je ne deviendrai pas totalement étranger à l'éducation de nos Princes.

Je me recommande à tes oraisons et t'embrasse tendrement.

De Turin, 29 janvier 1834. — 2 pages in-4°. — Du même abbé préconisé :

Après tous les délais qu'a éprouvés ma préconisation, elle vient enfin d'avoir lieu le 20 de ce mois ; je compte cependant que ma consécration ne pourra se faire que vers la moitié du Carême. Après mon sacre je veux faire un pèlerinage à Annecy ⁽¹⁾ et une visite à Moûtiers. Il me serait impossible d'aller dans les Bauges ; comme je m'arrêterai une dizaine de jours à Chambéry, il te sera facile de t'y rendre. Je rapporterai Durandi ⁽²⁾ que je t'ai prêté et dont j'ai besoin. Si tu le peux, il faudrait venir passer quelques jours avec moi à Pignerol, y apporter tes cahiers que nous relirions ensemble avant de les faire imprimer.

(1) En raison de sa dévotion toute particulière à St François de Sales, dont les œuvres étaient une des lectures favorites et qui était son saint de prédilection. (Jorioz.)

(2) Il s'agit sans doute de l'ouvrage de Guillelmi Durandi : *Rationale divinatorum officiorum*, célèbre et d'un certain prix suivant les éditions.

Le temps de ton enseignement a duré trop peu pour une pension ; on n'a droit à rien avant 20 ans de chaire.

Je t'embrasse avec sincère attachement.

La Rèna (1), le 8 octobre 1837. — 2 pages in-4°. —
Mgr Charvaz, évêque de Pignerol :

Votre imagination n'est pas encore éteinte d'après ce que je vois par votre lettre du 3 de ce mois, ou du moins elle ne l'était pas le lendemain de mon sacre, lorsque vous m'avez accompagné de loin sur le chemin de la Visitation. On ne m'a jamais reproché de changement du genre de celui dont il s'agit et bien certainement je n'aurais pas commencé à en faire à votre égard. S'il y a un reproche à me faire (et il m'a été fait plus d'une fois), c'est d'être trop resté ce que j'étais, mais je n'ai pas cru devoir me gêner pour prendre des habitudes auxquelles je n'aurais pu me plier. Ainsi, revenons de la méprise et n'en parlons plus. Je regrette pourtant de n'avoir pas eu le plaisir de vous embrasser et de refaire de ces causeries de quelques heures qui emportaient le temps si vite jadis.

Un ouvrage de la nature du vôtre doit être complet en fait de recherches ; je ne crois pas que vous puissiez vous dispenser de venir en Piémont pour vous assurer de n'avoir pas négligé des sources plus abondantes que celles que vous trouverez en Savoie.

La Rèna, le 14 octobre 1837. — 2 pages in-4°. — Du même :

Pour obtenir quelques secours du Roi pour la continuation de vos travaux, il faudrait que vous fussiez en rapport avec la Commission des Etudes historiques de nos Etats

(1) La Rèna était la maison de campagne des évêques de Pignerol, très affectonnée par Mgr Charvaz, qui a toujours témoigné jusqu'à sa mort son admiration des beautés de la nature, sans négliger l'intervention humaine pour contribuer à leur parachèvement.

qui est chargée de prendre connaissance de tout ce qui se découvre et imprime d'utile en cette partie. Votre titre d'Académicien de Savoie ne suffirait pas seul pour arriver à ce but (1).

Les convenances s'opposeraient à ce que je fisse moi-même cette motion, le Roi et le public sachant bien que je me trouve dans le même cas que vous pour les dépenses extraordinaires que m'a coûtées mon dernier ouvrage (2), j'aurais tout l'air de parler pour moi en parlant pour vous. Peut-être Mgr Billiet se trouve-t-il dans une position moins défavorable que moi pour plaider efficacement votre cause, étant résolu à ne jamais demander rien pour mon dispendieux travail et à obtenir des compensations qui m'avaient été comme promises à cet égard.

*De Pignerol, le 29 janvier 1838. — 2 pages in-4°. —
Du même :*

J'apprends avec un vrai intérêt le jugement favorable que l'Académie de Savoie a porté sur l'opuscule dont vous me parlez (3). C'est bien l'encouragement le plus honorable et le plus utile que vous puissiez recevoir dans vos laborieuses recherches. Je fais chercher les ouvrages que vous désiriez que je vous procurasse. J'ai mille peines à sortir mes gens de la routine en matière d'éducation et d'enseignement. Peu à peu, j'obtiens cependant des résultats qui améliorent cette importante partie de mes sollicitudes. Les Vaudois m'occupent aussi les deux tiers du temps et me forcent à tourner vers eux mes principaux efforts et travaux.

L'éducation est en général assez mal entendue en Pié-

(1) Il avait été nommé membre correspondant en 1820 et membre effectif en 1829.

(2) *Les Recherches historiques sur l'origine du Vaudois*, 1836.

(3) Il s'agit des *Notes inédites sur la guerre des Espagnols en Savoie, 1742*, imprimées au tome IX, 1^{re} série des Mémoires de l'Académie.

mont ; c'est ce qui m'a déterminé à faire imprimer à part un opuscule de *La Luzerne sur les devoirs des Pères et Mères*, pour le répandre plus facilement. Je lui ai donné le titre de *Traité* et j'y ai joint une courte préface (1).

Je fais aussi réimprimer un petit ouvrage de controverse qui me paraît excellent et qui est devenu fort rare (2).

La traduction italienne de mes *Recherches* (3) vient de paraître à Turin. J'ai retouché et amélioré l'original. Je continue à m'occuper de quelque ouvrage sur cette partie, pour les catéchumènes Vaudois. N'ayant plus affaire à des historiens menteurs, je vais être tout de douceur pour ces infortunés Vaudois.

*De Pignerol, le 23 janvier 1839. — 2 pages in-8°. —
Du même :*

Je suis charmé que l'ancienne amitié survive toute entière à toutes les vicissitudes qui nous ont séparés en mettant les Alpes entre nous. Si les rapports fréquents ont cessé, les sentiments subsistent. Je m'occupe aussi d'un *mis au net*. Quel travail ennuyeux ! Après les élucubrations qui vous condamnent à la solitude et au cabinet, il faut sortir l'été prochain et venir passer quelques jours avec moi à ma maison de campagne. Ce voyage vous fournira l'occasion de vérifier à la bibliothèque de Turin les textes dont vous auriez besoin. M. Cibrario pourra vous indiquer quelques bons ouvrages.

(1) *Traité de l'éducation des enfants*, par le Cardinal DE LA LUZERNE.

(2) Discours de controverse religieuse prononcé à Pignerol.

(3) *Recherches historiques sur l'origine des Vaudois*, Paris, 1836.

Au sujet de l'éducation des enfants, Mgr Charvaz entretenait une correspondance suivie avec Joseph Dépoisier, 1811-1878, précepteur en France, membre correspondant de l'Académie, auteur d'un ouvrage *Sur l'Instruction publique dans les Etats sardes* ; correspondance dont nous possédons les originaux.

*De La Rëna, le 23 juillet 1839. — 2 pages in-4°. —
Du même :*

Je m'occupe d'un travail un peu long dans ce charmant séjour de la Rëna.

Fromaget (1), à coup sûr, ne s'est jamais attendu à faire l'objet de notre correspondance en 1839. Le pauvre homme, s'il eût pu le pressentir, il aurait peut-être encore lu bien d'autres choses sur le crâne qu'il tenait entre les mains. Toutefois, si vous lui eussiez fait connaître l'ensemble des motifs pour lesquels diverses personnes me voudraient ailleurs qu'ici, dans son bon sens et dans sa piété, il aurait probablement répondu que ces motifs n'ont rien *d'évangélique* ; qu'ils tiennent de la *terre* et qu'ils peuvent bien agir sur des hommes, mais qu'ils n'ont guère de prise sur la marche de la Providence. Ajoutez à cela que le nombre de projets et d'établissements nouveaux, les uns commencés, les autres à former, mais décrétés, feraient de mon déplacement une vraie calamité pour ce diocèse dans les circonstances actuelles. Si vous en connaissiez le détail et l'importance, de quelques-unes du moins, vous n'hésiteriez pas à prononcer, *ex cathedra, qui cœpit opus, perficiet* (2). La comptabilité seule qui en résulterait un chaos dans ce changement. Voilà pour moi. Quant aux autres, je pense que les convenances sont en faveur de Mgr Rey et que si l'on n'a en vue que de choisir le plus

(1) Fromaget était un fossoyeur que les deux abbés professeurs au Petit-Séminaire avaient vu à l'œuvre vers 1812 dans le cimetière de Moutiers et qui, remarquant devant eux un crâne portant une double croix, avait prédit à l'abbé Charvaz qu'il serait un jour archevêque. Cette prophétie, dit l'abbé Jorioz, était accréditée à Moutiers et Mgr Charvaz me la raconta plusieurs fois.

(2) Ces établissements comprenaient une Maison de Frères de la Doctrine chrétienne ; des écoles d'adultes, une école de filles, des salles d'asile ; une maison de Missionnaires, des hôpitaux.

digne, il faut le chercher dans les mines argentifères de la Maurienne (1).

A force de voyager, j'ai contracté plus d'une obligation envers divers Evêques et autres personnes qui m'ont comblé de politesses ; j'aurai donc besoin, dans la saison propice, de trois ou quatre caisses de vacherins, et comme on en fait d'excellents dans les Bauges, je vous prie d'être mon pourvoyeur. Lors même qu'il y aurait 4 ou 6 pièces par caisse, ce n'est pas trop.

Aimez-moi, priez pour moi, votre toujours affectionné.

De la Rêna, 24 septembre 1839. — 2 pages in-4°. —

Du même :

Il m'est impossible de voir le Roi avant son départ pour la Savoie. Les affaires et les personnes que j'ai chez moi ne me permettent pas même d'y penser. Un voyage à Turin, avant qu'on ait nommé le successeur de votre dernier archevêque, ne manquerait pas d'ailleurs d'accréditer les bruits que l'on a fait courir à l'égard de cette nomination. J'aime que ces bruits restent sans fondement en ce qui me concerne.

J'ai dû faire, il y a peu de temps, une demande au Roi, en tout semblable à la vôtre ; ce serait indiscret que j'en joignisse une seconde. Mgr Billiet me paraît donc le seul qui puisse plaider aussi convenablement qu'efficacement votre cause. Il jouit de la plus haute estime auprès du Roi, et ce qu'il peut lui dire de votre travail suffira pour obtenir votre demande.

Votre travail paraît fort considérable et il ne peut manquer d'intérêt, si vous avez été à même de vous procurer

(1) Il s'agissait de pourvoir à la vacance de l'archevêché de Chambéry ; l'abbé Jorioz assure que le roi Charles-Albert lui offrit le siège qu'il déclina ; Mgr Rey pressenti avait déjà refusé ; Mgr Charvaz prospectait en termes ingénieux en faveur de Mgr Billiet, de Maurienne, qui fut nommé.

les ouvrages et les documents qui devaient vous servir pour la composition du vôtre.

Sincère et affectueux attachement.

Turin, le 12 mai 1842. — 2 pages in-4°. — Du même :

Je vous fais mes amicales félicitations des nominations dont vous avez été l'objet. Elles sont honorables et elles peuvent en amener d'autres après que vos travaux seront publiés.

Vous êtes, à ce qu'il paraît, un heureux déterreur de titres. On dirait que vous avez une sorte d'odorat particulier pour les sentir de loin.

Mon troisième volume du *Guide* va paraître sous peu de jours.

Pignerol, 21 janvier 1843. — 3 pages in-4°. — Du même :

Vous avez bien raison ; les 50 ans qui nous arrivent sur le corps amènent avec eux bien des réflexions, et celles-ci ne sont pas toutes consolantes. Il n'y a plus d'années, pas même de moments à perdre ; ces idées m'ont poursuivi surtout pendant l'année qui vient de finir. Je les ai mûries dans une retraite privée de dix jours que j'ai faite pour me préparer à la St-André dernière. Ça été une des choses les plus consolantes de ma vie et chaque jour j'en ai béni le bon Dieu. J'éprouvais un tel bonheur de ne penser qu'à Dieu et à moi pendant ces dix jours qu'il m'en est resté un attrait indicible pour la solitude. Je suis obligé de combattre vingt fois par jour les distractions qu'il m'occasionne. Vraiment les sollicitudes de l'Episcopat, quand on n'a pas de vertus en rapport avec la sainteté de cet état, sont bien faites pour pousser une âme vers le désert. Combien de fois j'envie la position d'un curé tranquille au milieu de ses paroissiens qu'il réforme et sanctifie peu à peu.

Ne craignez-vous point que votre passion pour les recherches historiques ne préjudicie en quelque chose au minis-

rière pastoral ? En général, ces sortes de travaux, lorsqu'on s'y livre par penchant, préoccupent trop vivement l'esprit, dessèchent le cœur et rendent la parole évangélique aride auprès de nos auditeurs. Il peut du moins modérer cette passion et prendre en esprit d'expiation tous les mécomptes auxquels elle peut donner lieu. Des travaux véritablement utiles seront appréciés tôt ou tard, et le bon Dieu nous épargne peut-être plus que des tentations, en ne permettant pas que nous en retirions tout de suite de nos labeurs les avantages que nous nous promettons.

Ces réflexions me sont suggérées par ce que j'éprouve moi-même à cet égard. Je voudrais ne plus écrire, mais il faut que j'achève ce que j'ai commencé.

Avez-vous rencontré quelque chose sur une famille de comtes que nous avons à Hautecour et qui s'est éteinte dans deux demoiselles qui sont allées finir leur vie au couvent du Betton ? Vos gens d'Hautecour y portaient encore les dernières redevances féodales quelque temps avant la Révolution. Je penserais que le nom de Hautecour désigne la magistrature judiciaire dont ce comte aurait pu être investi. On a donné postérieurement ce simple titre à une famille piémontaise qui le porte encore aujourd'hui ⁽¹⁾. Le mot *cur*, qui précède ou suit certains noms propres de famille, me semble aussi devoir désigner quelque attribut ou privilège de ces familles ⁽²⁾. Pour cela, il faudrait connaître les anciennes langues dont il reste des racines, des

(1) Le Comte de Hautecour l'avait reçu à Turin en 1815 (Ch. BORREL). Cette famille ne figure pas sous ce nom dans l'*Armorial Foras* ni dans l'*Armerista* de Franchi-Verney.

(2) Le 1^{er} Volume, *Série des Documents du Recueil de l'Académie de la Val d'Isère*, 1866, énumère 20 titres d'Alta Curia-Aultecourt Hautecour, de 1268 à 1661, concernant des donations, cessions, échanges, albergements, reconnaissances d'alpéages, de la communauté d'Hautecour en faveur du prieuré de St-Michel et de la mense archiépiscopale de Moutiers ; on n'y voit mentionné aucun fief seigneurial.

mots dans notre patois de Tarentaise. Je suppose que celui-ci présente un mélange de celtique ou de telle autre langue des peuples qui ont envahi nos contrées, avec du latin et du français. Les mots de Nan (ruisseau), Don (pointe de roc) ne me semblent tenir, ainsi que tant d'autres, à aucune des langues que nous connaissons. Je crois le patois de Hautécour un des plus anciens et des mieux conservés de la Tarentaise et j'en ai la preuve dans sa prononciation même, chaque fois qu'il s'écarte de celle des autres localités (1). Vous connaissez la ténacité de mes compatriotes à conserver les anciens *us*. Mais voilà que je m'écarte, après avoir prêché la modération ; j'en dirai mon *maxima culpa* et vous m'en donnerez l'absolution.

De la Rèna, 11 novembre 1843. — 1 page in-4°. — Du même :

Je vous annonce l'arrivée de la caisse de vin et de fromage et je regrette que les eaux de Brides, dont je me suis trouvé assez bien (2), n'aient pas opéré en vous le même résultat. Je crains que votre vie sédentaire ne vous prépare à la longue quelques infirmités. La santé s'en va avec les années, comme tant de choses. Que le bon Dieu nous accorde du moins de bien employer le peu qui nous reste.

De Pignerol, 23 janvier 1844. — 1 page in-4°. — Du même :

J'ai peu d'espoir que le Roi veuille délier les cordons de sa bourse ; je n'ai pu parler de rien à mon retour de Savoie, étant arrivé à Racconis au moment de la rechute de la

(1) Sur le patois de la Tarentaise, voir Chan. PONT : *Origine du Patois de la Tarentaise, et Généalogie du Patois de la Tarentaise* par M. J.-E. BORREL, 1881, ainsi que *Langue Savoisiennne et Patois Savoyard* par M. DÉSORMAUX, 1918.

(2) Il y avait fait une saison en 1833.

Reine. Vous recevrez un discours relatif à une cérémonie qui a été bien consolante pour moi par le nombre des néophytes (1).

Le vin est excellent, venez le goûter dans la belle saison ; on parlerait alors à loisir de vos recherches sur lesquelles on pourrait faire d'utiles observations.

Avec un inaltérable attachement, votre affectionné,

† ANDRÉ, *Evêque de Pignerol.*

(1) Le 7 janvier 1844, douze Vaudois catéchumènes firent leur abjuration à la cathédrale de Pignerol et cette solennité fut annoncée dans les journaux de Chambéry, ainsi que le discours fort remarquable de l'Evêque (Chan. BORREL).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

Histoire moderne. — J. COCHON : *L'Eglise des Cordeliers ou Mineurs conventuels, devenue la Cathédrale de Chambéry* : son histoire abrégée de 1430 à 1803, ses patrons et vocables successifs. Le triomphe de S^t François de Sales lors du Concordat de 1801-1802 (dans *Mémoires de la Société sav. d'hist. et d'arch.*, tome LVIII, 1918). Après avoir résumé les renseignements fournis par les écrivains antérieurs, l'érudit auteur ajoute à l'histoire connue un chapitre très neuf et très curieux sur les conditions étranges dans lesquelles le patronage de la Cathédrale fut attribué à S^t François de Sales.

— Dans la même publication, M. Gabriel PÉROUSE étudie *Le Château de Chambéry*, depuis Victor-Amédée II. Ce travail important comprend deux parties : dans la 1^{re}, l'auteur nous décrit avec netteté tous les bâtiments comprenant le Château, avec leurs vicissitudes et leurs affectations diverses. La 2^e partie fait revivre la Cour de Savoie au Château par le récit des fêtes : mariages, visites princières, réceptions populaires, etc.

— En attendant une analyse que la *Savoie Littéraire* espère publier dans un prochain N^o, signalons au moins la publication par M. Lucien BÉGULE de son remarquable ouvrage sur *La peinture décorative en Savoie* (les peintures murales des chapelles de Saint-Sébastien et Saint-Antoine à Lanslevillard et Bessans), avec illustrations. Il est inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon* (3^e série, tome 16^e).

— M. le Chanoine REBORD donne, dans les *Mémoires de l'Académie Salésienne* (1917), deux contributions intéressantes à l'histoire religieuse de la Savoie : l'une sur l'*Etat du diocèse de Genève* envoyé à Rome par M^{sr} Biord, en 1770, avec une analyse de tous les états antérieurs au Concordat ; l'autre concerne *Les retraites ecclésiastiques* dans le diocèse de Genève-Annecy.

— Dans la *Revue Savoisi.*, 1918, 4^e trim., M. Max BRUCHET publie un *Document inédit concernant le couvent de Ste-Croix d'Annecy*, document tiré des archives départementales du Nord. C'est une lettre d'Antoine Pennet (probablement Prieur des Dominicains de Genève), de 1490, relative à la fondation en faveur des Dominicaines qui ne purent pas d'ailleurs prendre possession du couvent.

— Dans la même Revue, M. MIQUET continue son étude si curieuse sur le *Collège S^t-Nicolas d'Annecy* à Avignon ; en publiant le catalogue des Collégiés, depuis 1705, avec indications sur les noms, les diocèses et les dates d'entrée et de sortie des élèves.

— Après avoir dépouillé avec soin la correspondance de Voltaire, M. LETONNELIER étudie, dans la même Revue, 1918, 3^e trim., sous le titre : *Voltaire et la Savoie*, les relations entretenues par Voltaire avec des personnages nobles ou ecclésiastiques de Savoie : notes érudites et précises, qui permettent de rectifier plus d'une erreur.

— La *Nouvelle Revue héraldique*, 3^e année, n^o 3 (Lyon, 11, rue Bournes), insère un article généalogique de M. l'abbé Gabriel LORIDON, sur la dernière famille des Berlandet : les *de Richard de Berlandet*, établis aux Echelles vers le milieu du 16^e siècle : le château était entre la colline de Menuet et le château actuel de Savardin.

Révolution. — Continuant sa publication dans les *Mémoires de la Société savois. d'hist. et d'archéol.*, tome LVIII, du *Journal d'un paysan de Maurienne* pendant la Révolution et l'Empire, M. François VERMALE nous donne plusieurs appendices documentaires : 1^o un journal, rédigé à Bessans, à partir de 1792, par Jean-Baptiste Vincendet, aïeul du sculpteur, se rapportant en particulier aux réquisitions et au maximum ; 2^o quelques lettres de 1799 sur la crainte d'une invasion par les Austro-Russes ; 3^o deux délibérations du Conseil général de Saint-Jean de Maurienne sur l'application de la loi du maximum et sur le retour des paysans qui avaient suivi en Piémont les troupes sardes en 1793.

— On trouvera dans la même publication une étude biographique et historique sur Jacques-Marie Dumaz, représentant du Mont-Blanc à la Convention, et sur ses trois campagnes comme représentant du peuple auprès des armées : campagnes de 1793, 1794, 1795. L'auteur de ce mémoire historique est M. Paul-Edward DUMAS, lieutenant instructeur au Prytanée de la Flèche.

Biographie. — Peu après la mort du regretté abbé Bocqueraz, l'aumônier de la 77^e division avait bien rendu un pieux hommage à l'héroïque aumônier du 97^e, dans une vibrante allocution (in-8, 8 pages, Imprim. Bochum, à Grevenbroich). Mais ses chefs et ses amis ont voulu faire plus, en retraçant dans une vivante esquisse les traits caractéristiques qui ont signalé son apostolat au front. Cette élégante plaquette de 104 pages, honorée d'un avant-propos de S. G. Mgr Castellan, est signée du Commandant Dunoyer, du Capitaine Humbert et de l'abbé Ph. Garnier, tous trois témoins oculaires : elle est éditée par la *Librairie Catholique* de Chambéry, rue Saint-Réal.

J. BURLET,

Professeur au Grand-Séminaire,
à Saint-Alban-Leyse (Savoie).



